

L'INVENTION DE PARIS

Fiction & Cie



Eric Hazan

L'INVENTION
DE PARIS

Il n'y a pas de pas perdus

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 2-02-054093-2

© Éditions du Seuil, octobre 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Sommaire

PREMIÈRE PARTIE

Chemins de ronde

Psychogéographie de la limite.	11
L'Ancien Paris, les quartiers	25
RIVE DROITE : Palais-Royal, p. 29 – Carrousel, p. 37 – Tuileries-Saint-Honoré, p. 43 – Bourse, p. 45 – Halles, p. 55 – Sentier, p. 64 – Marais, p. 73 – Grands Boulevards, p. 93.	
RIVE GAUCHE : Quartier Latin, p. 119 – Odéon, p. 127 – Saint-Sulpice, p. 129 – Saint-Germain-des-Prés, p. 130 – Faubourg Saint-Germain, p. 134.	
Le Nouveau Paris. I. Les faubourgs	141
RIVE DROITE : Champs-Élysées, p. 150 – Faubourg Saint-Honoré, p. 155 – Faubourg Saint-Antoine, p. 157 – Popincourt et faubourg du Temple, p. 161 – Faubourgs Saint-Martin et Saint-Denis, p. 171 – Faubourgs Poissonnière et Montmartre, p. 179 – Saint-Georges et Nouvelle-Athènes, p. 185 – Europe, p. 187 – Plaine Monceau, p. 191.	
RIVE GAUCHE : Faubourg Saint-Marcel, p. 193 – Faubourg Saint-Jacques, p. 205 – Montparnasse, p. 208.	
Le Nouveau Paris. II. Les villages	219
RIVE GAUCHE : Vaugirard et Grenelle, p. 229 – Plaisance, p. 233 – Denfert-Rochereau et le XIV ^e , p. 235 – Le XIII ^e , Butte-aux-Cailles, quartier Italie, p. 236.	
RIVE DROITE : Passy et Auteuil, p. 239 – Batignolles, p. 244 – Clichy, p. 245 – Montmartre, p. 246 – Clignancourt, p. 250 – Goutte-d'Or, p. 252 – La Chapelle et La Villette, p. 254 – Buttes-Chaumont, p. 258 – Belleville, p. 264 – Ménilmontant, p. 272 – Charonne, p. 274 – Bercy, p. 278.	

DEUXIÈME PARTIE

Paris rouge 283

TROISIÈME PARTIE

Traversant de Paris le fourmillant tableau....

Les flâneurs 393

Les belles images 424

« Les Pas perdus ? Mais il n'y en a pas. »
André Breton, *Nadja*

Jean-Christophe Bailly, Dominique Eddé et Stéphanie Grégoire ont eu la patience de plonger dans ce texte à diverses étapes du manuscrit. Leurs encouragements et leurs suggestions ont beaucoup fait pour lui donner sa forme définitive. Sophie Wahnich et Jean-Christophe Bailly ont trouvé en trois minutes le titre et le sous-titre que je cherchais depuis des mois. Les auteurs des livres sur Paris que j'ai publiés aux éditions Hazan (Jean-Pierre Babelon, Laure Beaumont, Maurice Culot, François Loyer, Pierre Pinon, Marie de Thézy) pourront reconnaître au passage tous les emprunts qui leur ont été faits. Enfin mon éditeur, Denis Roche, m'a témoigné une confiance immédiate et de plus il a accueilli le livre dans sa propre collection, ce dont je ne suis pas encore tout à fait revenu.

PREMIÈRE PARTIE

Chemins de ronde

Psychogéographie de la limite

La ville n'est homogène qu'en apparence. Son nom même prend un accent différent selon les endroits où l'on se trouve. Nulle part – si ce n'est dans les rêves – il n'est possible d'avoir une expérience du phénomène de la limite aussi originaire que dans les villes. Connaître celles-ci, c'est savoir où passent les lignes qui servent de démarcation, le long des viaducs, au travers des immeubles, au cœur du parc, sur la berge du fleuve; c'est connaître ces limites comme aussi les enclaves des différents domaines. La limite traverse les rues; c'est un seuil; on entre dans un nouveau fief en faisant un pas dans le vide, comme si on avait franchi une marche qu'on ne voyait pas.

WALTER BENJAMIN, *Le Livre des passages*¹.

Celui qui traverse le boulevard Beaumarchais et descend vers la rue Amelot sait qu'il quitte le Marais pour le quartier de la Bastille. Celui qui dépasse la statue de Danton et longe le grand mur arrière de l'École de médecine sait qu'il quitte Saint-Germain-des-Prés pour entrer au quartier Latin. Souvent les frontières entre les quartiers de Paris sont tracées avec cette précision chirurgicale. Les repères sont tantôt des monuments – la rotonde de la Villette, le lion de Denfert-Rochereau, la porte Saint-Denis –, tantôt des accidents de terrain – la cassure de la colline de Chaillot sur la plaine d'Auteuil, la trouée des routes d'Allemagne et de Flandre entre la Goutte-d'Or et les Buttes-Chaumont –, tantôt encore de grandes artères dont les boulevards de Rochechouart et

1. *Le Livre des passages*, trad. fr. Jean Lacoste, Paris, Éditions du Cerf, 1989.

de Clichy sont un exemple extrême, formant entre Montmartre et la Nouvelle-Athènes une démarcation si tranchée que de part et d'autre ce ne sont pas deux quartiers qui s'observent mais deux mondes.

Les frontières dans Paris ne sont pas toutes des lignes sans épaisseur. Pour passer d'un quartier à un autre, il faut parfois traverser des zones franches, des micro-quartiers de transition. Il n'est pas rare qu'ils aient la forme de coins enfoncés dans la ville : le triangle de l' Arsenal entre le boulevard Henri-IV et le boulevard Bourdon – là où commence, sur un banc, par une chaleur de trente-trois degrés, *Bouvard et Pécuchet* – dont la pointe effilée est à la Bastille et qui sépare le quartier Saint-Paul des abords de la gare de Lyon ; les Épinettes, dans l'écartement des avenues de Saint-Ouen et de Clichy, qui assurent le passage en douceur des Batignolles à Montmartre ; ou encore, encastré entre le Sentier et le Marais, le triangle rectangle des Arts-et-Métiers, dont l'angle droit est à la porte Saint-Martin et l'hypoténuse rue de Turbigo, avec pour signal, vers le centre de la ville, le clocher de Saint-Nicolas-des-Champs.

Les transitions peuvent être de limites plus floues, comme cette région de missions et de couvents centrée sur la rue de Sèvres, qu'il faut franchir pour passer du faubourg Saint-Germain à Montparnasse et que les vieux chauffeurs de taxi appellent le Vatican. Ou les rues qui, au-delà du Luxembourg, comblent l'espace entre le quartier Latin et Montparnasse, entre le Val-de-Grâce et la Grande-Chaumière, entre l'allégorie de la Quinine, rue de l'Abbé-de-l'Épée, et l'héroïque effigie du maréchal Ney devant la Closerie des Lilas. Déjà, à la fin de *Ferragus*, quand l'ancien *chef des Dévorants* passe là ses journées, regardant en silence les joueurs de boules et leur prêtant parfois sa canne pour mesurer les coups, Balzac note que « l'espace enfermé entre la grille sud du Luxembourg et la grille nord de l'Observatoire (*est un*) espace sans genre, espace neutre dans Paris. En effet, là, Paris n'est plus ; et là, Paris est encore. Ce lieu tient à la fois de la place, de la rue, du boulevard, de la fortification, du jardin, de l'avenue, de

la route, de la province, de la capitale ; certes il y a de tout cela ; mais ce n'est rien de tout cela : c'est un désert¹ ».

Comme le fond neutre de certains photomontages dadaïstes où s'entrechoquent des morceaux photographiques de villes, les transitions les plus banales sont celles qui ménagent parfois les chocs les plus surprenants. Quittant la grisaille de la gare de l'Est le long de l'ancien couvent des Récollets, quoi de plus inattendu que de tomber soudain sur le plan d'eau scintillant du canal Saint-Martin, sur l'écluse de la Grange-aux-Belles, le pont tournant, la passerelle enfouie dans les marronniers avec au fond l'ardoise des toits pointus de l'hôpital Saint-Louis ? Et à l'autre extrémité de Paris, quel contraste entre le vacarme de l'avenue d'Italie et, à peine contournée la manufacture des Gobelins, le square ombreux au fond duquel coule la Bièvre et où commence le quartier de la Glacière.

Certains quartiers, même s'ils comptent parmi les plus anciens et les mieux définis, peuvent garder une part indéfinie dans leurs limites. Pour bien des Parisiens, le quartier Latin s'arrête au sommet de la montagne Sainte-Geneviève comme au temps d'Abélard. Balzac situe la pension Vauquer rue Neuve-Sainte-Geneviève [Tournefort] « entre le Quartier Latin et le faubourg Saint-Marceau dans ces rues serrées entre le dôme du Val-de-Grâce et le dôme du Panthéon, deux monuments qui changent les conditions de l'atmosphère en y jetant des tons jaunes, en y assombrissant tout par les teintes sévères que projettent leurs coupes² ». Mais

1. Victor Hugo s'est peut-être souvenu de ce passage lorsque, dans *Les Misérables*, il décrit les alentours de la Salpêtrière : « Ce n'était pas la solitude, il y avait des passants ; ce n'était pas la campagne, il y avait des maisons et des rues ; ce n'était pas une ville, les rues avaient des ornières comme les grandes routes et l'herbe y poussait ; ce n'était pas un village, les maisons étaient trop hautes. Qu'était-ce donc ? C'était un lieu habité où il n'y avait personne, c'était un lieu désert où il y avait quelqu'un ; c'était un boulevard de la grande ville, une rue de Paris, plus farouche la nuit qu'une forêt, plus morne le jour qu'un cimetière. »

2. *Le Père Goriot*, 1835.

aujourd'hui, sur le versant sud de la Montagne, l'École normale supérieure, les instituts de recherche et les foyers d'étudiants, les laboratoires historiques de Pasteur et des Curie, l'université Censier, justifient peut-être que l'on étende le quartier Latin jusqu'aux Gobelins.

Les divergences sur les limites peuvent être beaucoup plus graves, jusqu'à remettre en question l'identité même du quartier considéré. Quand on s'éloigne du centre en marchant vers le nord, où commence Montmartre? L'histoire – les limites du village avant son annexion à Paris – concorde avec le sentiment commun pour répondre qu'on entre à Montmartre en franchissant le tracé de la ligne de métro n° 2, dont les stations Barbès-Rochechouart, Anvers, Pigalle, Blanche, Clichy, balisent exactement la courbe de l'ancien mur des Fermiers généraux. Mais Louis Chevalier, dans *Montmartre du plaisir et du crime*, ce chef-d'œuvre¹, fixe à Montmartre une limite beaucoup plus basse, sur les Grands Boulevards, si bien qu'il inclut dans le propos du livre la Chaussée-d'Antin, le quartier Saint-Georges, le Casino de Paris et le faubourg Poissonnière. En dehors même du *plaisir et du crime*, la géographie physique est en faveur d'un tel tracé, car les pentes de Montmartre commencent bien au-dessous des boulevards de Rochechouart et de Clichy. Le terrain s'élève dès l'ancien bras mort de la Seine, quelques dizaines de mètres après les Grands Boulevards. Walter Benjamin, incomparable piéton de Paris, l'avait remarqué: « Il (*le flâneur*) est devant Notre-Dame-de-Lorette et les semelles de ses chaussures lui rappellent que c'est ici l'endroit où, jadis, l'on attelait le "cheval de renfort" à l'omnibus qui remontait la rue des Martyrs en direction de Montmartre². »

1. Louis Chevalier, *Montmartre du plaisir et du crime*, Paris, Robert Laffont, 1980.

2. *Le Livre des passages*, op. cit. Toutes les citations de Benjamin qui suivent sont, sauf mention contraire, extraites de cet ouvrage.

On pourrait objecter que Montmartre est un cas à part, qu'il ne s'agit pas d'un quartier comme les autres, que c'est à la fois une région sur un plan de Paris *et* un mythe historico-culturel, avec pour chacune de ces acceptions une frontière différente. Mais cette ambiguïté n'est-elle pas la marque des quartiers à forte identité? Et sans forte identité peut-on vraiment parler de quartier? De telles questions amènent, on le voit, à une interrogation plus générale : qu'est-ce, au fond, qu'un quartier parisien?

Le découpage de l'administration – quatre-vingts quartiers, quatre par arrondissement – apporte un début de réponse *a contrario* : une telle liste d'unités non hiérarchisées, un quadrillage aussi abstrait, n'ont de sens que pour le fisc et la police. Mais il n'est pas sûr que des démarches plus subtiles puissent définir une unité urbaine de base à Paris, où le terme de quartier, malgré son ancienneté dans la langue et sa simplicité apparente, est loin de recouvrir de l'homogène et du comparable. Par exemple, Saint-Germain-des-Prés, la plaine Monceau et l'Évangile sont tous trois des quartiers parisiens : chacun a son histoire, ses limites, son plan, son architecture, sa population, ses activités. Le premier, organisé au fil des siècles sur le territoire de la grande abbaye, groupant des rues très anciennes autour de la croix « moderne » du boulevard Saint-Germain et de la rue de Rennes, n'a rien conservé des années de l'après-guerre qui ont fait sa gloire mondiale, et il a subi depuis une muséification complète. Le deuxième, loti au milieu du XIX^e siècle par les frères Pereire, « quartier de luxe en train de pousser au milieu des terrains vagues de l'ancienne plaine Monceau », est celui de *Nana*, dans son hôtel « de style Renaissance, avec un air de palais ». Marqué du souvenir des artistes pompiers qui furent parmi ses premiers habitants – Meissonier, Rochegrosse, Boldini, Carrier-Belleuse –, c'est le quartier résidentiel type, et les successeurs de la bourgeoisie d'affaires du Second Empire occupent aujourd'hui encore ses hôtels particuliers néogothiques et néopalladiens. L'Évangile, au bout du monde, entre les voies de chemin de fer du Nord et celles de l'Est, est bâti sur un coin de l'ancien village de La Chapelle, où les entrepreneurs chargés de l'enlèvement des boues de Paris venaient vider leurs

récoltes (« Des tombereaux enlèvent les boues et les immondices ; on les verse dans les campagnes voisines : malheur à qui se trouve voisin de ces dépôts infects », écrit Sébastien Mercier¹). On n'y voit plus les grands gazomètres, ces monstres alignés rue de l'Évangile, mais le calvaire photographié par Atget est toujours debout et le marché couvert de la Chapelle est l'un des plus bariolés de Paris.

Pour rendre compte de cette diversité, les oppositions habituelles – est / ouest, rive droite / rive gauche, centre / périphérie – sont simplistes et parfois périmées. C'est ailleurs qu'il faut chercher, et en particulier dans le mode de croissance de la ville. Dans tout l'Occident, aucune grande capitale ne s'est développée comme Paris, de façon aussi discontinue, sur un rythme aussi irrégulier. Et ce qui a impulsé ce rythme, c'est la succession centrifuge des enceintes de la ville. Les cités sans murailles – mis à part celles qu'une grille orthogonale organise strictement, comme la Lisbonne du marquis de Pombal, Turin ou Manhattan – grandissent *n'importe comment*, comme un poulpe pousse ses tentacules, comme une souche bactérienne se multiplie sur son milieu. À Londres, à Berlin, à Los Angeles, les limites urbaines, les formes des quartiers sont floues et variables. « La prolifération rampante de l'immense mégalopole de Tokyo fait penser à un ver à soie mangeant une feuille de mûrier.... La forme d'une telle ville est instable, sa frontière est une zone ambiguë en perpétuel mouvement.... C'est un espace incohérent qui se répand sans ordre et sans bornes, avec des limites mal définies². »

Paris au contraire, tant de fois menacé, assiégé, envahi, est soumis depuis la nuit des temps à la contrainte de ses enceintes. De ce fait, il a toujours eu une forme régulière apparentée au cercle et n'a pu s'étendre que par strates successives, denses et concen-

1. Louis Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, 1781.

2. Yoshinobu Ashihara, *L'Ordre caché. Tokyo, la ville du XXI^e siècle ?*, Paris, Hazan, 1994.

triques. De la muraille de Philippe Auguste au boulevard périphérique, six enceintes se sont succédé en huit siècles – sans compter les retouches, les renforcements, les rectifications partielles de tracé. Le scénario est toujours le même. Une nouvelle enceinte vient d'être construite, elle est taillée large, elle réserve de l'espace libre autour du bâti existant. Mais rapidement cet espace se couvre de constructions. Le terrain disponible à l'intérieur des murs se fait de plus en plus rare, les habitations se serrent, se surélèvent, les parcelles se comblent, la densité croissante rend la vie difficile. Pendant ce temps, à l'extérieur du mur, malgré l'interdiction – constante quels que soient le siècle et le régime politique et jamais respectée (c'est la zone *non aedificandi*, que les Parisiens peu familiers du latin ont vite appelée la *zone* tout court, mot dont la fortune dure encore¹) –, il se construit des maisons avec des jardins et du bon air, dans les faubourgs. Lorsque la concentration intra-muros devient intolérable, on démolit l'enceinte, on en construit une nouvelle plus loin, les faubourgs sont absorbés dans la ville et le cycle recommence. « Philippe Auguste emprisonne Paris dans une chaîne circulaire de grosses tours, hautes et solides. Pendant plus d'un siècle, les maisons se pressent, s'accumulent et haussent leur niveau dans ce bassin comme l'eau dans un réservoir. Elles commencent à devenir profondes, elles mettent étages sur étages, elles montent les unes sur les autres, elles jaillissent en hauteur comme toute sève comprimée, et c'est à qui passera la tête par-dessus ses voisines pour avoir un peu d'air. La rue de plus en plus se creuse et se rétrécit ; toute place se

1. Par exemple une ordonnance de 1548 (citée in Pierre Lavedan, *Histoire de l'urbanisme à Paris*, Paris, Association pour la publication d'une histoire de Paris, 1975) prescrit : « Dorénavant il ne sera plus édifié ni bâti de neuf ès faubourgs, par aucune personne de quelque qualité ou condition que ce soit, sous peine de confiscation du fonds et du bâtiment, qui sera incontinent démoli. » À la fin du XVIII^e siècle, Mercier écrit : « La circonférence de Paris est de dix mille toises. On a tenté plusieurs fois de borner son enceinte ; les édifices ont franchi les limites ; les marais ont disparu et les campagnes reculent de jour en jour devant le marteau et l'équerre. »

comble et disparaît. Les maisons enfin sautent par-dessus le mur de Philippe Auguste, et s'éparpillent joyeusement dans la plaine sans ordre et tout de travers, comme des échappées. Là, elles se carrent, se taillent des jardins dans les champs, prennent leurs aises. Dès 1367, la ville se répand tellement dans le faubourg qu'il faut une nouvelle clôture, surtout sur la rive droite. Charles V la bâtit. Mais une ville comme Paris est dans une crue perpétuelle.... L'enceinte de Charles V a donc le sort de l'enceinte de Philippe Auguste. Dès la fin du quinzième siècle, elle est enjambée, dépassée, et le faubourg court plus loin¹. »

Comme les années sur la souche d'un arbre, les quartiers entre deux enceintes sont contemporains, même si le remplissage ne se fait pas à la même vitesse sur toute la circonférence – toujours en retard à l'ouest et sur la rive gauche. Même époque et donc même conception de la ville, et c'est pourquoi il y a bien des points communs entre Belleville et Passy, inclus dans la même strate, tardivement annexés à Paris et qui ont tous deux gardé des traits de villages de l'Île-de-France – la grande rue commerçante, l'église et le cimetière, le théâtre qu'on dirait aujourd'hui municipal, la place centrale animée où l'on achète les gâteaux du dimanche. De telles analogies, on pourrait en trouver dans les faubourgs comme dans le noyau le plus central de la ville, mais comme les déplacements dans Paris se font plus souvent selon des rayons que selon des arcs de cercle, ils font mieux voir la diversité diachronique que la parenté entre quartiers contemporains.

Des deux enceintes médiévales de Paris², la plus ancienne, construite sous Philippe Auguste autour de 1200, a laissé ses traces les plus nettes sur la rive gauche où, sur la pente nord de la mon-

1. Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, « Paris à vol d'oiseau », 1832. Pour les coupes dans les citations, plutôt que le traditionnel et lourd (...), j'ai utilisé le signe (quatre points).

2. Il a existé des enceintes avant le XIII^e siècle, mais elles se perdent dans la nuit des temps.

tagne Sainte-Geneviève, elle circonscrivait « l'Université » (*traces* ne renvoie pas ici aux vieilles pierres, aux vestiges archéologiques – d'ailleurs répartis sur les deux rives –, mais aux conséquences urbaines encore manifestes, lisibles sur un plan ou sensibles en marchant). Cette muraille partait de la Seine à la tour de Nesle, sur l'emplacement actuel de l'Institut. Son chemin de contrescarpe suivait le tracé de l'actuelle rue Mazarine (anciennement « des Fossés-Saint-Germain ») jusqu'à la porte de Buci par laquelle Paris s'ouvrait vers l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. L'enceinte longeait ensuite la rue Monsieur-le-Prince (anciennement « des Fossés-Monsieur-le-Prince ») qui marque toujours, nullement par hasard, la limite entre quartier Latin et quartier de l'Odéon. Elle gagnait ensuite le sommet de la montagne Sainte-Geneviève où les noms des rues et des places perpétuent eux aussi le souvenir de la muraille : Fossés-Saint-Jacques, Estrapade, Contrescarpe. De là-haut, la descente vers la Seine suivait en ligne droite les rues des Fossés-Saint-Victor [du Cardinal-Lemoine] et des Fossés-Saint-Bernard jusqu'à la tour de la Tournelle sur le fleuve¹.

Malgré les percées et les destructions, huit siècles plus tard le fantôme de la muraille sert toujours à définir le quartier Latin. C'est dans cette demi-ellipse – au voisinage du réfectoire des Cordeliers, du charnier de Saint-Séverin, du robinier de Saint-Julien-le-Pauvre, autour de la rue de la Harpe, de la place Maubert et derrière le Collège de France – que subsiste sur la rive gauche une disposition médiévale : parcelles étroites, tissu très dense sans respirations, rues tourbillonnant en tous sens. Pour s'en convaincre, il suffit de sortir de l'ancienne *Université*, de passer de l'autre côté de l'enceinte, de monter la rue Saint-Jacques vers la rue des

1. Sur la rive droite, l'enceinte de Philippe Auguste partait du Louvre (son donjon en faisait partie) et suivait un tracé correspondant aux rues Jean-Jacques-Rousseau, Montmartre, Réaumur. Puis elle s'infléchissait vers le sud-est jusqu'à la rue de Sévigné et parvenait à la Seine au milieu du quai des Célestins vers la rue de l'Ave-Maria.

Ursulines, la rue des Feuillantines chère à Victor Hugo, la rue Lhomond, la rue de l'Abbé-de-l'Épée. Là, les grands murs, les arbres, les jardins entraperçus à travers les grilles, le quadrillage calme et régulier du plan, montrent que l'on est *extra-muros*, dans un espace détendu, sur les terrains des anciens couvents, le long des routes qui menaient vers Orléans et vers l'Italie.

*
* *

Depuis l'été 1789 où la Bastille fut détruite et ses pierres transformées en souvenirs – comme on vendra les fragments de béton du mur de Berlin, deux siècles plus tard exactement –, il ne reste plus rien de la muraille de Charles V, de sa courtine, ses chemins de ronde, ses portes-forteresse, ses bastions où l'on se promenait le soir, ses fossés où l'on pêchait à la ligne. Rien de physique s'entend¹. Mais elle a inscrit le long de l'ancien bras mort de la Seine l'un des tracés fondamentaux de Paris, complétant par un grand arc de cercle le plan en croix hérité des Romains. Entre la Bastille et la porte Saint-Denis, la noble courbe des boulevards qui portent aujourd'hui les noms de Beaumarchais, des Filles-du-Calvaire, du Temple et de Saint-Martin, correspond exactement à l'ancienne muraille. Le dessin des Grands Boulevards était ainsi préfiguré².

Cette muraille allait servir longtemps. Renforcée par de gros bastions sous Henri II, doublée çà et là pour faire face à la menace de l'artillerie espagnole, c'est elle qui défendra le Paris

1. Sauf ce qui a été découvert lors des travaux du Grand Louvre et qui se trouve englobé dans le décor du centre commercial souterrain, et un petit tas de pierres de la Bastille qui orne le square à l'angle du boulevard Henri-IV et du quai des Célestins.

2. Après la porte Saint-Denis, l'enceinte de Charles V piquait droit vers le Louvre, suivant une ligne passant par la rue d'Aboukir et la place des Victoires. Elle aboutissait à la Seine vers l'actuel pont du Carrousel. Sur la rive gauche, qui ne s'était guère développée dans l'intervalle, l'enceinte de Charles V reprenait le tracé de Philippe Auguste.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION SUR ROTO-PAGE PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2002. N° 54093 ()